

Simpli-Cité

Hiver 2012

Volume 12, numéro 4

Sommaire

- 3 *Ne comptons que sur nos propres moyens*
- 4 *Simplicité volontaire et justice sociale : Ne pas avoir peur de se mouiller*
- 5 *La tasse de thé*
- 6 *Comme un gros boa qui digère*
- 6 *Cessons d'être si discrets!*
- 8 *La SV, la politique et les indignés*
- 8 *La SV et l'art du possible*
- 9 *Le chemin de l'honneur*
- 11 *Qu'est-ce que la « décroissance conviviale »?*
- 12 *De la nécessité de l'action politique*
- 13 *Pourquoi les simplicitaires ne veulent pas s'impliquer au Réseau*
- 14 *La simplicité volontaire : très loin de la droite...*
- 17 *Le grand ménage du printemps*
- 18 **UN BRIN DE LECTURE**
- 20 **DEVENIR MEMBRE DU RQSV**

LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE ET LE POLITIQUE

Pourquoi donc aborder le thème tabou du politique?

Depuis plus de 10 ans, nous tentons de mobiliser, de convaincre du bien-fondé de la pratique de la simplicité volontaire autant pour les individus (santé physique et mentale, épanouissement, réalisation profonde...) que pour la société en général (paix sociale, environnement, etc.).

Mais depuis quelques décades, la société change énormément. Et en ce début d'année 2012, nous arrivons tout près d'un point de bascule important où, suite à des crises financières, aux changements climatiques et à la fin du pétrole à bon marché, les acquis de la classe moyenne fondent et fondront toujours de plus en plus rapidement : affaiblissement des acquis syndicaux, délocalisation du travail, chômage. Ajoutez-y la diminution drastique des protections sociales telles que l'assurance-emploi, l'assurance maladie (sic!), l'assistance juridique, la scolarité gratuite, etc.

À nos portes : la simplicité... in-volontaire.

C'est pourquoi je suis d'avis que nous ne pouvons plus nous en tenir, au Réseau, à faire miroiter le bonheur dans l'équilibre d'une vie sobre pour toute personne pratiquant la simplicité volontaire. Ce n'est plus suffisant de faire la promotion de la conversion personnelle à la simplicité volontaire. Car enfin, pouvons-nous encore croire que nous serons heureux, sereins et en santé quand autour de nous tout se mettra à basculer?

«Nul n'est une île!» avait déjà dit John Donne. Semblerait même qu'en situation de crise totale, ce ne sont pas nécessairement les plus riches qui s'en sortent le mieux, mais ceux et celles qui peuvent compter sur un bon réseau de solidarité. Comme des poupées russes emboîtées les unes dans les autres, les être humains vivent de façon organique. Le bout d'un petit doigt infecté peut aller jusqu'à provoquer une baisse d'énergie générale de tout le corps, occasionner de la fièvre, et forcer à renoncer à toute activité. Nous ne pouvons vivre bien que si nous arrivons à bien vivre ensemble.



Le bulletin *Simpli-Cité* est publié 4 fois l'an par le Réseau québécois pour la simplicité volontaire. Le RQSV laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leurs textes. La reproduction des textes est encouragée à condition d'en mentionner la source.

POUR CE NUMÉRO :

Coordination : Diane Gariépy
Révision : Aline Cayzac
Diane Gariépy
Mise en page : Yolande Cusson
Dessins originaux : Tania Cemis

Nous voulons respecter les droits d'auteur des images utilisées pour illustrer le *Simpli-Cité*. Ces photos, illustrations ou dessins, trouvés sur Internet, nous ont semblé libres de droits. Si tel n'était pas le cas, veuillez nous en aviser.

PROCHAIN NUMÉRO

Simpli-Cité

Reconnaît-on facilement une personne du réseau de la simplicité volontaire?

Faites parvenir vos textes au plus tard le 1^{er} mai 2012 à :

coordination@simplicitevolontaire.org

Malheureusement, nous ne pouvons nous engager à publier tous les textes reçus.

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec, 2008
Bibliothèque nationale du Canada, 2008
ISSN : 1718-1747

Commentaires

Vous avez des commentaires ou des suggestions? N'hésitez pas à nous les faire parvenir :

6444, rue Lescarbot, bureau 123
Montréal (Québec) H1M 1M7
Téléphone : 514 937-3159

Courriel: coordination@simplicitevolontaire.org

Site Internet et forum du RQSV :
www.simplicitevolontaire.org

 Ce bulletin est imprimé sur papier recyclé non chloré, fait à 100 % de fibres postconsommation.

Vivre ensemble, c'est ça, le politique. C'est s'engager dans la réalisation de la « république » (*res publica* = la « chose publique » chez les Anciens). Prise au sens large, la chose publique, c'est tout ce qui fonctionne de façon collective, dans l'intérêt de tous et de chacun. Pour prendre un terme à la mode : s'impliquer dans la chose publique, c'est le moyen le plus **structurant** d'en arriver à une société à notre goût.

Après plus de dix années d'approfondissement de la simplicité volontaire, les membres du Réseau québécois pour la simplicité volontaire sont-ils prêts à faire ce saut qualitatif? Plusieurs ont déjà commencé à s'impliquer dans la « res publica ». Que ce soit au travail, à la garderie, dans une coopérative d'habitation, à un club de marche, au sein d'un parti politique, dans des associations de quartier, en mettant sur pied des fiducies foncières. Il y a toujours de la place pour s'engager socialement. Sans que l'on vous déroule le tapis rouge, soyez assuré que vous y serez toujours bienvenu!



Sans doute allez-vous remarquer combien les articles qui suivent offrent des points de vue différents – mais combien complémentaires – sur ce que c'est que l'engagement de type politique.



N'ayez pas peur. Comme le disait souvent mon père : « C'est pas que c'est trop compliqué et trop long; c'est qu'il faut accepter de prendre le temps. »

Allez! Bonne lecture!

Diane Gariépy

Si c'était la qualité de la vie et non la quantité de biens de consommation qui devenait l'objectif du développement, nous vivrions dans un monde fort différent, qui accorderait plus d'importance à l'art, à l'expression de soi, à l'âme et à la communauté qu'à l'interminable gamme de gadgets éphémères et de produits de marque dont le marché nous inonde.

De toute façon, comme ce train de vie excessif ne saurait se poursuivre encore longtemps, mieux vaut commencer à penser dès maintenant à d'autres façons de vivre.

Nozick Marcia **ENTRE NOUS,**
Rebâtir nos communautés, éd. Écosociété 1995
Traduction de No Place Like Home :
Building Sustainable Communities

Ne comptons que sur nos propres moyens

Christine Dumas

J'ai commencé à m'inquiéter pour l'environnement dans les années 1970, alors que le mot «environnement» n'était même pas encore connu. On parlait alors de la pollution à combattre. Puis en 1976, le premier gouvernement du Parti québécois a créé le ministère de l'Environnement, et je me suis dit : «Nous sommes sauvés! Le gouvernement va s'en occuper.»

Les années ont passé. Les gouvernements se sont succédé. Il y a eu des réductions d'effectifs dans la fonction publique, de sorte que le ministère de l'Environnement n'avait (et n'a toujours) tout simplement pas les moyens d'appliquer les lois et règlements en ce domaine. Cependant, les États du monde entier se sont réunis au Sommet de la Terre à Rio en 1990 (Jean Charest était ministre de l'Environnement du Canada) et ont signé la Convention sur les changements climatiques et la Convention sur la biodiversité. De nouveau, j'ai pensé : «Nous sommes sauvés! Les Nations Unies vont s'en occuper». Et cette fois, ça semblait vrai : le protocole de Kyoto était signé en 1997, on allait cette fois s'attaquer VRAIMENT au contrôle du climat.

Faut-il conclure que la politique n'est bonne à rien? Au contraire. Elle est trop importante pour être laissée aux seuls politiciens. Pour faire contrepoids aux intérêts économiques qui bloquent trop souvent les progrès dans le domaine de l'environnement, il faut une mobilisation citoyenne sans cesse plus importante. Je ne dirai plus jamais «Nous sommes sauvés! Le gouvernement va s'en occuper.» Je veux faire en sorte que le gouvernement, quel qu'il soit, n'ait pas d'autre choix que de nous écouter. ☞

Une petite heure, dans le temps mosaïque

Christine Lemaire

Le 15 octobre dernier, mon conjoint et moi sommes allés passer une petite heure au square Victoria où se déroulait cette belle manifestation bigarrée et pacifique «Occupons Montréal». L'atmosphère était à la fête, il y avait quelques centaines de personnes, jeunes et vieux, hommes et femmes, de tous les horizons politiques, partageant leur indignation face à la rapacité et aux dérèglements de la finance mondiale.

Ceci m'amène à vous parler du rapport au temps le plus puissant qui soit : le temps mosaïque. Nous avons l'habitude d'employer l'image de la mosaïque pour parler de la communauté humaine, dont chaque morceau représenterait chacun et chacune de nous, employé à tenir sa place, à donner sa couleur, dans le grand «nous» collectif.

La même image peut s'appliquer au temps de la communauté. Ce temps-là est d'une grande puissance et c'est probablement pour cela qu'on ne tient pas à nous en faire trop prendre conscience. Car il fait littéralement éclater nos heures individuelles.

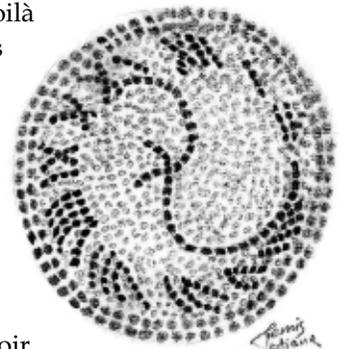
Imaginez : je suis allée une heure faire acte de présence pour dire, moi aussi, que la situation actuelle m'indigne. Ma petite heure s'est multipliée par 1000, le nombre estimé de personnes qui seraient allées au square Victoria cette journée-là. Elle s'est fondue dans le grand tout des villes du Québec, puis du Canada. Elle est allée dire aux occupants de Wall Street que je les appuyais. Elle s'est unie à la grogne des pays européens où elle a été encore plus énergique qu'ici...

Elle a fait tout cela, ma petite heure. Par quel chiffre s'est-elle multipliée? Jusqu'à quel coin de la terre a-t-elle voyagé? Voilà toute la démesure du temps mosaïque...

Les théoriciens de la gestion du temps nous parlent de «zone d'influence». Ils recommandent de nous fixer des objectifs concrets, c'est-à-dire de consacrer nos heures à des buts dont nous pourrions voir les résultats. Ce pragmatisme coupe les ailes de l'espérance... Il nous enfonce dans un cynisme de mauvais aloi. Il nous empêche de rêver. Dites-moi, à quoi d'autre j'aurais pu la consacrer, ma petite heure, pour qu'elle atteigne cette puissance?

La faiblesse du temps mosaïque, c'est que l'action faite, vue d'une manière individuelle, a très souvent l'air dérisoire. Mettre une bouteille de plastique au recyclage, éviter d'acheter cet objet que l'on sait venir d'un pays qui a la réputation d'exploiter ses travailleurs et travailleuses, voter... Tout cela semble si fragile, inutile, si on ne sait pas lever les yeux pour contempler la mosaïque!

L'implication politique et citoyenne ne peut pas s'épanouir ailleurs que dans un rapport au temps qui embrasse la communauté et non seulement les individus. Si nous avons davantage conscience de la force du temps mosaïque, nous changerions le monde, nous les 99 %... ☞



Simplicité volontaire et justice sociale : Ne pas avoir peur de se mouiller

Françoise David¹

Merci de m'avoir invitée à vous parler. Cela m'a permis de me documenter sur le sujet et d'en apprendre un peu plus sur la simplicité volontaire.

Mon but aujourd'hui, ce sera de vous interpell²er au sujet du politique. Car le mouvement naissant de la simplicité volontaire pourrait fort bien se développer comme critique du capitalisme néolibéral et de la société qu'il engendre.

C'est quoi, le capitalisme néolibéral? C'est un système économique et politique qui vise l'absence de limites à la liberté d'entreprendre et de commercer : pas d'impôts, pas de taxes, pas de contraintes environnementales, pas de lois du travail. Ce capitalisme est à la recherche de lieux d'exploitation et de production avec le moins de contraintes possibles. Il exige l'ouverture des frontières du Sud pour vendre ses biens, mais les ferme quand il s'agit d'accueillir des personnes. Il veut des profits rapides et les plus gros possibles; la publicité est chargée de nous convaincre que ses produits nous sont essentiels. Il achète ses concurrents tout en prétendant que la concurrence, c'est ce qu'il y a de mieux – même entre les écoles et les hôpitaux. Il vise l'uniformisation des cultures et des modes de vie, car la diversité handicape le commerce. Il exige une main-d'œuvre formée, qualifiée, performante et disponible, et notez que cette main-d'œuvre est considérée comme un produit jetable après usage. Et quand le capitalisme néolibéral parle de restructuration, ça veut le plus souvent dire congédiement.

Les conséquences sont énormes : pillage des ressources naturelles sans aucun état d'âme (forêt, terre, eau, air), vente d'armes et de drogues, développement du tourisme sexuel. Au niveau des États, on voit diminuer le pouvoir de légiférer, car le capitalisme déteste les règles sociales. Diminution donc de la qualité des services. Désormais, on s'en remet aux familles pour absorber tous ces changements dans le contexte de la précarisation des emplois et de l'augmentation de l'endettement. Le sentiment d'impuissance gagne les gens; ils trouvent que tout ça, c'est trop compliqué et certains se réfugient dans le «Me, Myself & I». Sur la scène internationale, n'y comptez pas : il n'y aura pas d'histoire d'amour entre le Nord et le Sud.

1 Le texte qui suit a été rédigé à partir de notes prises lors de la conférence de Françoise David dans le cadre du colloque annuel du RQSV, le 26 avril 2003, c'est-à-dire lors des années de prise d'envol du Réseau. L'auditoire était on ne peut plus attentif. Les applaudissements qui ont suivi ont été généreux et tout le monde était debout.

2 Elle a même employé l'expression «vous brasser un peu la cage».

Pratiquer la simplicité volontaire, c'est opérer un recul par rapport à ce que le capitalisme néolibéral propose. C'est occuper tous les espaces de liberté, et c'est faire des choix. C'est démontrer par le geste qu'on peut vivre autrement, qu'on a d'autres valeurs.

Et c'est ici que je veux vous brasser la cage. Il est facile de se réfugier dans une bulle, de se retrouver entre nous, de faire des groupes avec des gens ayant les mêmes valeurs de vie, avec des gens relativement éduqués... Mais cela risque de ne pas se faire avec l'ouvrier de la shop ou la vendeuse d'une boutique non syndiquée. Et si ce n'est que ça, pratiquer la simplicité volontaire, en bout de ligne, ça ne dérangera pas grand monde.

Moi, je dis non à l'enfermement dans des bulles. On fait beaucoup de cas de la naissance des écovillages. Mais que fait-on des autres villages? Avons-nous à cœur de changer aussi nos milieux de travail? Et nos rapports avec les gens du Sud? Comment pratiquer la solidarité sociale pour que tous aient quelque chose pour vivre? Il faut penser à produire un changement social en profondeur et non pas simplement cosmétique.

Des pistes d'action? Dans n'importe quel domaine, voir au bien commun, à la recherche de l'intérêt général au-delà des intérêts particuliers. Remettre en question le désordre néolibéral et l'individualisme érigé en système.

L'État est nécessaire pour s'assurer du respect du bien commun, pour se doter de lois environnementales, de protection du travail, pour le respect des libertés fondamentales. Nous sommes plus libres quand nous sommes tous égaux. Nous sommes plus libres quand nous sommes tous éduqués.

Votre mouvement doit appuyer des luttes comme la sauvegarde des rivières et des forêts, contre la pauvreté, pour des logements sociaux, contre la violence faite aux femmes, contre la précarité des emplois, pour l'accès universel aux services de santé et à l'éducation. Appuyer des groupes altermondialistes, voir à conserver la diversité culturelle dans les groupes.

En conclusion, je vous invite à ne pas avoir peur de vous mouiller, d'intervenir politiquement, de prendre position. Toujours se demander si les politiques vont dans le sens du bien commun et de l'égalité des chances pour tous. Suivre le dossier environnemental. Je vous invite à militer. ✂

La tasse de thé

Micheline Claing

«Ce n'est pas un signe de bonne santé que d'être bien adapté à une société profondément malade.»

Jiddu Krishnamurti

La politique n'est pas ma tasse de thé. Je ne m'y intéresse que depuis quelques années et ça me donne le sentiment de nager en eau trouble.

C'est un cheminement de croissance personnelle et spirituelle qui m'a amenée à la simplicité volontaire. Et c'est la simplicité volontaire qui m'a amenée à m'intéresser à la politique, à l'engagement social, au travail au niveau communautaire.

Mon intérêt personnel se porte plutôt du côté de l'être humain et de son évolution, mais l'être humain évolue justement dans cette société qui donne à plusieurs l'envie d'être ailleurs. «L'ailleurs meilleur» est un symptôme que quelque chose ne va pas puisque j'envisage la fuite du présent et de mon cadre de vie, généralement celui offert par la société. Pour étouffer ces malaises, il existe toutes sortes de fuites dont certaines sont plus valorisées par la société, mais pas plus saines pour l'être humain, son évolution et la planète.

En effet, il est plutôt bien vu de travailler 60 heures par semaine et d'être un «bon citoyen» en faisant sa part de grande consommation afin d'aider l'économie à «bien rouler» (pour «se faire rouler»?). Ces fuites sont plus valorisées que l'alcool, les drogues, le jeu, mais ce sont toutes des fuites.

Toutes ces fuites ont des conséquences au niveau des ressources humaines, financières et environnementales. Le travail excessif mène à l'épuisement professionnel, lequel coûte cher aux employeurs et aux compagnies d'assurances et laisse des traces au niveau de la santé. Les dépendances comme l'alcool et les drogues rendent des personnes inaptes à se prendre en charge et coûtent cher aussi en soins de toutes sortes. La compulsion dans la consommation épuise les ressources et pollue en bout de ligne. Pourtant, toutes ces fuites sont le résultat d'un mode de vie valorisé.

Quand notre balance penche du côté de l'Être plus que du côté de l'Avoir, il n'est pas facile de regarder la parade sans vivre de colère et de révolte. Pour moi, la solution passe par l'implication sociale.

Certains ont le talent pour influencer à un niveau plus large comme les institutions, les gouvernements. D'autres ont des capacités à un niveau plus individuel. Mais je crois que, d'une manière ou d'une autre, nous travaillons tous à véhiculer de nouvelles valeurs, une nouvelle philosophie de vie visant l'équilibre. L'un de ces moyens est la simplicité volontaire.

Mon action se traduit par un travail dans le milieu communautaire, milieu plutôt simplicitaire, pour des organismes créés par et pour la communauté, qui visent l'amélioration du tissu social et du milieu de vie. Cette dernière phrase pourrait être mise proche de cette image de quelqu'une qui n'a pas peur de plonger

Ma contribution se traduit aussi par ma participation au conseil d'administration d'organismes comme le RQSV et le Groupe d'expression La Parlerie. Je m'implique donc sur le terrain et dans les coulisses pour changer les mentalités et promouvoir la responsabilité personnelle et collective. On pourrait appeler ça de la «politique personnelle».



C'est pour ma passion de l'Être que je passe des vendredis et des fins de semaine à faire du bénévolat pour ces organismes. Je le fais avec d'autres personnes qui ont les mêmes intérêts, et le faire ensemble devient un plaisir, une création collective afin de laisser aux suivants un environnement plus sain et une meilleure qualité de vie.

Nous faisons tous partie de l'histoire de l'humanité et je voudrais faire partie de ceux qui ont justement contribué à l'évolution plutôt qu'à la destruction. ☞

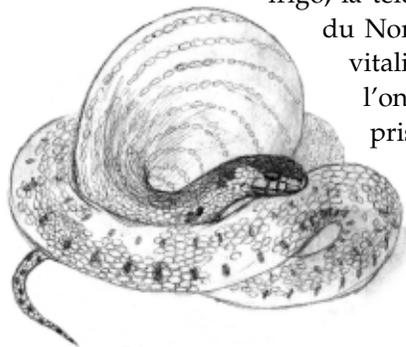
Comme un gros boa qui digère

Diane Gariépy

Mais qu'est-ce qui nous prend tous à rester chacun chez soi quand on voit passer des énormités comme le Plan Nord du gouvernement Charest, le retrait du Canada du protocole de Kyoto et autres aberrations du gouvernement Harper (construction de prisons, abolition du registre des armes à feu, augmentations de budget pour la défense militaire...), le tablettage du rapport Pronovost, la Loi sur les mines, les changements climatiques, la fin toute proche des réserves de pétrole?

Le déni. Comme les enfants, nous croyons qu'en nous mettant les deux mains devant les yeux, le Vilain n'existera plus et même qu'Il ne nous verra plus! Pour éloigner le Vilain, aussi, il n'y aurait qu'à ne plus lire les journaux indépendants. Juste des revues en papier glacé pleines d'images aguichantes où l'on nous dit ce qu'il faut penser de tout et de rien sans trop d'efforts et ce qu'il faut acheter pour se sentir «in». Pour échapper au Vilain, aussi, juste à zapper pendant les bulletins de nouvelles quand ça se corse. Pas de Vilain non plus si l'on évite de parler politique au bureau.

L'enfant gâté. «Du pain et des jeux» chez les Anciens. Pour nous, ce serait plutôt : «Le magasinage, le frigo, la télé, l'ordinateur». En Amérique du Nord, c'est comme si toute notre vitalité se résumait à digérer ce que l'on consomme. La somnolence a pris le dessus. Comme un gros boa qui vient d'avaler un animal, nous nous maintenons dans l'état d'une digestion laborieuse. La vigilance n'y est plus.



L'impuissance. Bon. Mettons que je suis indignée par la Loi sur les mines. Qu'est-ce que je peux faire pour changer ça? Et attendre 20 heures pour se faire soigner dans une urgence, que faire d'autre que de gémir et déblatérer avec le voisin d'infortune sur ce qu'est devenu notre système de santé?

Pourtant, aux États-Unis, en plein apogée du racisme, une femme noire a simplement décidé un jour de ne pas céder sa place dans un autobus à un homme blanc. C'est ce qui déclencha le début de la fin du racisme institutionnalisé. ❧

Cessons d'être si discrets!

Serge Mongeau

Nous le savons depuis longtemps – et l'avons si souvent répété –, la pratique de la simplicité volontaire est une bonne chose tant pour celles et ceux qui adoptent ce comportement que pour la collectivité; si tous nous nous en tenions à une consommation raisonnable en fonction de nos vrais besoins, nous n'en serions pas aujourd'hui à nous inquiéter pour l'avenir de notre planète.

Dans ce Réseau de la simplicité volontaire que nous avons formé il y a un peu plus de dix ans, nous avons accueilli quelques centaines de personnes qui pour la plupart cherchaient à en trouver d'autres qui pensaient comme elles. Il est toujours difficile de se sentir isolé et même quelque peu ostracisé quand on adopte des comportements marginaux; et très clairement la simplicité volontaire constitue, dans notre société de consommation, une voie «étrange» aux yeux de la majorité. Il faisait donc bon de se retrouver aux côtés d'autres personnes qui partageaient les mêmes valeurs, avec lesquelles on pouvait échanger sans se sentir jugé.

Quelques membres du Réseau ont compris très vite la pertinence de la voie de la simplicité volontaire pour la préservation de notre environnement; mais si le mouvement voulait avoir un impact quelconque, il faudrait qu'il dépasse les petits cercles d'adeptes pour devenir un mouvement de masse. Des efforts ont été faits pour élargir l'audience du mouvement, notamment en tentant d'utiliser la voie des médias; mais il faut bien l'avouer, sans résultats notables. Dans la Bible, David a gagné son combat contre Goliath, mais c'est justement parce que c'est un fait rare, que le plus dépourvu gagne contre le mieux nanti, que son exploit est passé à l'Histoire. Si bien qu'aujourd'hui, le Réseau se retrouve en difficulté : peu de membres, peu de moyens et beaucoup de questionnements sur son avenir. Pourtant, Diane avait parfaitement raison, dans son «appel aux plumes» : «Pourrions-nous encore croire que nous serons heureux, sereins et en santé quand autour de nous tout se mettra à basculer?»

Or justement tout bascule parce que partout dans le monde la frénésie de la consommation s'est emparée de tous. Le message de la simplicité volontaire est aujourd'hui plus nécessaire que jamais. Et si nous ne choisissons pas massivement cette voie, c'est très vite la simplicité involontaire qui nous tombera dessus; et c'est toute la différence!

Même si nous sommes quelques-uns à avoir compris qu'on pouvait être plus heureux en vivant un peu plus

sobrement, il faudrait réaliser qu'il est de plus en plus difficile de vivre notre idéal aujourd'hui. Nous sommes agressés par cette frénésie de la consommation – les fêtes commercialisées à l'extrême, la publicité omniprésente, les médias qui font sa promotion, etc. Nous avons de moins en moins la possibilité d'échapper à la surconsommation – dans beaucoup de villes, les services de proximité ferment et obligent à se déplacer en auto pour tout et pour rien, nos biens dits « durables » (frigos, autos et autres appareils) sont programmés pour flancher après quelques années, etc. Nous l'avons toujours dit, la simplicité volontaire est une philosophie à contre-courant; mais constatons-le, le courant devient de plus en plus fort et au lieu d'avancer, nous reculons.

Il faudra, le plus tôt possible, qu'au lieu d'être un comportement marginal, la simplicité volontaire devienne la voie normale, celle que tous emprunteraient facilement parce qu'elle serait la norme. Avec des villes et villages offrant tous les services à distance de marche, avec des équipements collectifs nombreux qui remplaceraient les consommations individuelles. Avec des lieux de rencontre pour partager, et non pour acheter toujours plus.

Tout cela exige un changement de culture. Lequel ne se produira pas spontanément et de lui-même. Nous voyons bien que nos gouvernements n'iront pas facilement dans ce sens, eux qui continuent à nous prêcher le développement économique tous azimuts avec leurs sables bitumineux, leur Plan Nord et leurs gaz de schiste.

Dans le dernier rapport annuel sur « L'état de la planète » par le Worldwatch Institute intitulé *Comment sortir de la société de consommation*³, on cite l'analyse de James Davidson Hunter sur la façon dont les sociétés changent : « Selon ce directeur de l'Institute for Advanced Studies in Culture, un centre d'études de l'université de Virginie, les changements culturels doivent être appréhendés non pas sous l'angle de la théorie des Grands Hommes (qui veut que des individus exceptionnels changent le cours de l'Histoire), mais sous l'angle de la théorie du Grand Réseau. « L'acteur clé dans l'Histoire n'est pas le génie individuel, mais le réseau. »

« En regardant le film République, j'ai aimé le Québec comme j'avais oublié qu'on pouvait aimer son pays et ses bâtisseurs. Ce film oppose l'eau vive à l'eau dormante ».

**Josée Blanchette, Si on s'y mettait,
Le Devoir, 14 octobre 2011**

D'après ce chercheur, vu qu'une société est menée par ses institutions, le changement ne peut s'y produire sans que les idées qui le justifient (le paradigme culturel) ne pénètrent au cœur de ces institutions : « Cela signifie qu'en même temps que chaque individu va assimiler les nouvelles normes et les nouvelles valeurs, il va également devoir s'employer à répandre ces idées à travers son réseau. Il doit donc amener ces idées directement au cœur des grandes institutions de la société, et ce, au moyen de n'importe quel vecteur disponible, afin que d'autres les adoptent à leur tour et utilisent leur position pour continuer à les divulguer. »

En conséquence, « les individus qui sont conscients des désordres écologiques et sociaux provoqués par une consommation non durable doivent mobiliser leurs réseaux pour participer à la diffusion d'un nouveau paradigme. Ces réseaux, qui devront puiser dans toutes les ressources à leur disposition – financières, culturelles, politiques ou familiales –, joueront un rôle décisif dans la mise en place d'une nouvelle orientation culturelle. »⁴

Comme les premiers arrivants qui construisent un nouveau pays, nous les simplicitaires pourrions nous voir comme des pionniers dont le rôle serait d'élaborer une société assise sur des façons qui visent la pérennité, en lieu et place du fugace et de l'éphémère de la postmodernité. Nous savons qu'il faut changer radicalement nos façons de faire, cessons d'être si discrets, osons dénoncer ouvertement les abus de notre civilisation et ne manquons aucune occasion de faire réfléchir celles et ceux avec qui nous entrons en contact. ☞

« Une importante découverte des AA a été que pour se régénérer, le pouvoir intérieur doit être partagé. C'est là un principe fondamental du groupe d'entraide : en aidant les autres, nous nous aidons nous-mêmes. En portant secours à autrui (une action qui requiert un sacrifice), nous acquérons un sentiment d'appartenance qui nous donne le pouvoir de changer les conditions de notre propre existence. »

**Nozick Marcia ENTRE NOUS, Rebâtir nos communautés, éd. Écosociété 1995
Traduction de No Place Like Home :
Building Sustainable Communities**

3 Paris, Éditions de la Martinière, 2011, page 71.

4 Ibid.

La SV, la politique et les indignés

Dominique Boisvert

Ras-le-bol! C'est le cri du cœur qu'ont lancé les indignés un peu partout dans le monde. En plusieurs langues, avec ou sans petit village de tentes. Car si les situations sont très diverses, du printemps arabe à la Place du peuple de Montréal, en passant par la Puerta del Sol à Madrid, le constat est partout le même : ça ne peut plus durer! Ni cet univers financier qui enrichit partout le 1 % au détriment des 99 %! Ni ces politiciENEs qui s'agitent souvent sans pouvoir, sont compromis dans la corruption ou s'enferment dans une obstination idéologique qui les coupe de leur population! Ni surtout cet accaparement et ce gaspillage des ressources de la planète qui nous conduit tout droit à la catastrophe!

Or «ras-le-bol», c'est le début de la politique. C'est la prise de conscience que les choses ne changeront pas toutes seules par la pensée magique. Qu'il va falloir s'y mettre, sortir de nos écrans individualisés (ou s'en servir) pour aller rencontrer des personnes... en personne! Car aucun changement n'est possible autrement qu'ensemble, à plusieurs, dans la délibération, la confrontation des idées, l'imagination des possibles et l'expérimentation des alternatives. Rien ne changera si nous ne sortons pas de chez nous pour aller sur la place publique : celle des idées, des débats, des revendications et des révolutions.

Et la simplicité volontaire, bien comprise, n'a aucun sens enfermé chez soi ou replié sur son seul bonheur, épanouissement ou salut personnel ou familial. Car si la SV peut être un précieux et puissant outil de liberté en replaçant les priorités sur l'essentiel, elle ne peut individuellement répondre au «ras-le-bol» qui se fait entendre de plus en plus fort. Pour contribuer à une économie réelle et nécessaire qui ne soit plus la finance actuelle, pour reprendre le contrôle et le pouvoir de notre avenir politique, et pour relever les nombreux et urgents défis que pose l'avenir de la planète, la simplicité volontaire doit elle aussi «sortir du chez-soi confortable» pour prendre la place publique et y faire entendre sa parole, y partager ses expériences concrètes, y proposer sa vision alternative.

Ce n'est même plus une question de choix ou de préférence. C'est une question de survie ou de mort pour nos sociétés et notre avenir collectif. Bien sûr, chacunE y contribuera à sa manière, selon ses forces et avec ses contraintes. Mais les simplicitaires doivent devenir politiques. Et joindre ainsi leurs voix à touTEs ces indignés qui ne doivent plus jamais se laisser réduire au silence! ☞

La SV et l'art du possible

Christine Dumas

Donnez-moi le courage de changer les choses que je peux changer, la sérénité d'accepter celles que je ne peux pas changer, et la sagesse de faire la différence.

Cette maxime adoptée par les Alcooliques Anonymes, chacune d'entre nous peut la faire sienne avec profit. Et c'est alors que le travail commence! Dans notre vie personnelle d'abord : que puis-je changer dans ma manière de penser, d'agir, d'être avec les autres, dans les conditions de ma vie quotidienne, par exemple.



On dira souvent : avant de changer le monde, commence par te changer toi-même. Et après avoir constaté que cela n'est pas si facile, on conclura parfois qu'il reste à se résigner à la situation du monde tel qu'il est, ce qui n'est pas une position déraisonnable.

Je me permets de comparer cette attitude à celle des gens qui se **contentent** d'un verre à moitié vide, quand ils pourraient se **réjouir** d'un verre à moitié plein ou constater objectivement qu'ils **ont** un demi-verre d'eau. Notez bien : il n'y a pas une goutte de différence quant à la quantité d'eau dans le verre, mais toute la différence au monde dans l'attitude et les sentiments de la personne qui regarde le verre. Voilà, en tout cas, une chose qu'on peut changer.

On dit que la politique est l'art du possible. C'est donc, très précisément, l'art de ce qui peut être changé dans la cité (polis en grec), dans la société organisée où nous nous trouvons.

Au quotidien, dans les médias, la politique semble se résumer à des querelles de politiciens, à des histoires d'enveloppes brunes. C'est la moitié vide du verre, et elle est réelle. L'autre moitié, moins visible, ce sont des milliers de personnes qui travaillent, souvent dans l'ombre, à changer les choses selon leurs convictions, et qui y arrivent parfois. Le vote des femmes, les pensions de vieillesse, l'éducation gratuite, l'assurance-santé, le traitement des eaux usées, l'éclairage des rues ne sont que quelques exemples de changements qui sont survenus à la suite de l'action politique de citoyens convaincus.

Il y a l'action revendicatrice de la population, souvent canalisée dans des groupes communautaires, des syndicats et d'autres organisations, et il y a la politique partisane, celle qui se déroule au sein de partis politiques qui tentent d'accéder au pouvoir et, s'ils y arrivent, peuvent réaliser les changements réclamés par la population.

Bien entendu, un mouvement comme le Réseau québécois pour la simplicité volontaire doit être neutre, non partisan. Son but est de rassembler les simpliciteaires de toutes allégeances (ou sans allégeances), et non de voir accéder au pouvoir tel parti plutôt que tel autre. Mais son but est aussi une société dans laquelle la simplicité volontaire est partagée par un nombre toujours grandissant de citoyens, une société offrant les conditions les plus favorables à la sobriété. C'est pourquoi je crois que le RQSV peut et doit « faire de la politique ».

1. Le Réseau pourrait se doter d'un cahier de recommandations qui résume ses valeurs, son analyse de la situation, et ses recommandations. Ce document, rédigé par un groupe de simpliciteaires pourrait être bonifié et enrichi par l'apport des membres dans le cadre d'une consultation sur Internet, puis adopté par l'assemblée générale, et largement diffusé parmi les membres. Une fois adopté, ce cahier pourrait être mis à jour régulièrement (par exemple tous les quatre ans), toujours avec la participation des membres, ce qui permettrait aux nouveaux simpliciteaires de se l'appropriier.
2. Périodiquement, le Réseau pourrait faire parvenir son cahier de recommandations aux principaux partis politiques québécois et canadiens, et solliciter des rencontres avec des responsables de ces partis pour en discuter (ou encore, solliciter des rencontres dans le but de remettre le cahier en mains propres).
3. À l'approche d'une élection, le Réseau pourrait mettre en lumière, dans le Simpli-Cité et par d'autres moyens, en quoi les positions de chaque parti sont favorables à la simplicité volontaire.
4. En parallèle, le Réseau pourrait faciliter le réseautage entre simpliciteaires membres d'un même parti politique : en effet, si 10, 15 simpliciteaires ou plus sont membres du parti XYZ, ils pourront plus facilement infléchir le programme de leur parti en faveur de la simplicité volontaire en coordonnant leurs actions, ce qui est impossible s'ils ne se connaissent pas.
5. En parallèle également, le RQSV devrait poursuivre et accentuer la concertation qu'il mène déjà avec d'autres groupes de la société civile dont il partage les valeurs, pour augmenter le rayonnement de ses recommandations et leurs chances de réalisation. Cette action pourrait

être déléguée à des membres qui militent simultanément au RQSV et dans un autre organisme, par exemple, et qui accepteraient d'agir comme ambassadeurs. Il serait important que les membres soient informés régulièrement de ce travail : d'une part, ils prendraient ainsi mieux conscience de l'importance et du rayonnement de leur Réseau – et de la nécessité de le soutenir – et d'autre part, cela pourrait susciter chez eux des initiatives pour nouer de nouvelles alliances, créer de nouvelles « ambassades ».

Cela suffira-t-il à faire advenir un monde parfaitement sobre dès la deuxième année? Bien sûr que non. Heureusement, d'ailleurs, car un rêve trop vite réalisé risquerait de virer rapidement au cauchemar pour certains.

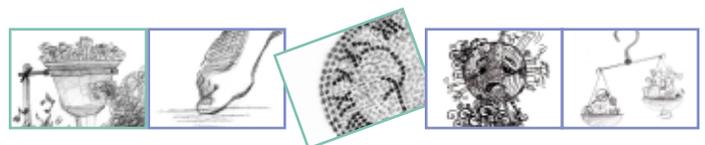
Il n'est pas impossible, par contre, que cela contribue à renforcer l'appartenance des membres au RQSV, et leur goût de participer à son rayonnement autant qu'à celui des valeurs simpliciteaires. D'une façon ou d'une autre, cela devrait donc augmenter les chances de faire advenir, un jour, un Québec simpliciteaire. ☞

Le chemin de l'honneur

Bernard Émond⁵

Ainsi donc, les électeurs qui ont congédié le Bloc québécois et envoyé 59 députés du NPD aux Communes en mai, seraient maintenant prêts à élire un gouvernement dirigé par François Legault, mais à condition que Gilles Duceppe ne dirige pas le PQ, auquel cas ils voteraient pour ce dernier. Et pendant ce temps, Amir Khadir, personnalité politique la plus populaire en décembre dernier (selon un sondage Léger Marketing), glisse au septième rang et cède sa place au patron de la Coalition pour l'avenir du Québec. Depuis quelque temps, on a peine à comprendre l'électorat québécois, qui zigzague entre la gauche et la droite, la souveraineté et le fédéralisme.

On avait coutume de dire que les Québécois, à cause d'une sorte de sagesse normande, répugnaient à mettre tous leurs oeufs dans le même panier et aimaient envoyer des souverainistes à Ottawa et des fédéralistes à Québec (ou l'inverse, c'est selon), mais il me semble que les mouvements désordonnés de ces derniers mois n'ont rien à voir



5 Le texte suivant a paru dans Le Devoir le 16 novembre 2011

avec quelque stratégie que ce soit. On aura beau accuser la canne de Jack Layton, le charme avunculaire de François Legault ou le château de Pauline Marois, on sent bien que cette volatilité de l'électorat est l'indice d'un changement plus profond du rapport au politique.

Depuis quelques années, nous sommes entrés dans la démocratie de marché, c'est-à-dire dans un monde où l'électeur est un client à séduire plutôt qu'un citoyen à convaincre. Le débat politique a fait place aux stratégies de communication et rares sont les femmes et les hommes politiques qui résistent à ce qu'ils perçoivent comme une évolution inévitable. Plus moyen de se faire élire sans aller faire le pitre à Tout le monde en parle? Faisons le pitre. Impossible de conquérir la région de Québec sans donner son appui à un projet d'amphithéâtre dont le moins qu'on puisse dire est que sa mise en oeuvre pose problème sur le plan éthique? Appuyons, que dis-je, proposons! Les sondages indiquent que les Québécois ne veulent plus de chicanes constitutionnelles? Adoptons vite un moratoire. Je frémis à l'idée qu'un parti s'avise bientôt du fait que, selon une enquête de 2010, 69 % des Québécois appuieraient la peine de mort.

Dans un monde où tout est affaire de goût, où toutes les opinions se valent et où cliquer sur «j'aime» ou «je n'aime pas» semble être le summum de l'activité citoyenne, on voit mal comment la politique pourrait échapper au mouvement général. Nous avons pourtant la nostalgie

d'un autre ordre, où les meilleurs d'entre les hommes politiques respectaient la dignité de leur fonction et s'adressaient à nous en tant que citoyens responsables, habilités à comprendre et à discuter. Ils étaient alors quelques-uns à croire aux idées, à mettre les principes au-dessus des stratégies, et à avoir confiance dans la force de leurs convictions et l'intelligence de leurs concitoyens. Il y avait, dans la génération de ceux qui ont fait la Révolution tranquille, des hommes et des femmes de cette trempe-là, et au premier chef René Lévesque. Si monsieur Lévesque s'était plié à ce que les gens voulaient dans les années 1960 et 1970 dans l'espoir de les séduire, le Québec ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui. Mais il avait un idéal et il a entrepris de convaincre un peuple, dans le plus grand respect de la démocratie. Cela s'appelle faire de la politique.

Il ne sortira rien de l'utilitarisme actuel, sinon encore plus de cynisme et de désaffection pour le bien commun. Si la politique n'est plus maintenant que l'art de faire ce qu'il faut pour se faire élire et se maintenir au pouvoir, on n'a pas à s'étonner de voir les électeurs bouder les débats et se détourner des urnes. Le journalisme politique a d'ailleurs accompagné ce délitement général et ne consiste plus, sauf en de rares cas, qu'en une sorte de décompte sportif des coups donnés et reçus par les adversaires. Pauline descend, François monte, mais attention, le match peut changer d'allure si Gilles saute sur la patinoire. Qui rappelle encore la nécessité des principes et des valeurs? Qui se scandalise encore vraiment de l'état des moeurs politiques? Le cynisme et la raillerie ont envahi l'industrie du commentaire et tout se passe comme si la majorité des journalistes se contentaient de contempler de haut le marasme.

Or nous savons au fond de nous qu'il n'y a pas de politique sans principes et que qui met à mal ses principes pour arriver perd l'honneur. «L'honneur, écrivait Bernanos, n'est pas une valeur entre d'autres, pas même une valeur importante, mais la valeur fondamentale.» L'honneur, c'est la dignité morale qui permet à l'homme de dépasser ses intérêts mesquins pour servir quelque chose de plus grand que lui : le bien commun, la justice, le destin d'un peuple et d'une culture. Mais s'il y a un honneur de l'homme politique, il y a aussi un honneur du citoyen qui consiste à accomplir les devoirs qui sont l'autre face de nos droits politiques : payer l'impôt, participer à la vie de la cité, défendre la légitimité de l'État.

Tous, citoyens, hommes politiques, journalistes, nous avons la tâche urgente de retrouver le chemin de l'honneur. Ce qu'on ne défend pas, on risque de le perdre. ☞



À vos plumes!

Avez-vous envie d'écrire sur la simplicité volontaire?

Faites-vous plaisir en structurant votre pensée avec des mots!

Le Simpli-Cité est un des rares bulletins associatifs qui compte autant de membres participants.

Qu'est-ce que la «décroissance conviviale»?

Jacques Fournier

Il est bien possible que vous ayez entendu parler du Mouvement québécois pour une décroissance conviviale (MQDC) (www.decroissance.qc.ca). C'est un mouvement qui préconise que l'on accorde moins d'importance à l'économie et à l'argent dans nos vies et que l'on mette davantage l'accent sur le bien-être des personnes, partout sur la planète. C'est une manière de voir qui préconise une baisse de la croissance quantitative dans les pays du Nord et une croissance plus importante dans les pays du Sud. C'est une vision qui prend en compte l'écologie et les limites physiques réelles de notre petite planète bleue. On pourrait aussi dire que c'est le prolongement collectif et politique du mouvement individuel pour la simplicité volontaire.

Pour en savoir plus, j'ai participé à une soirée d'échanges à ce sujet organisée par la revue Relations le 26 septembre dernier. Voici quelques notes que j'y ai prises.

- La décroissance n'est pas un pas en arrière, mais un pas de côté par rapport au chemin dominant. Des anthropologues ont démontré, à partir de recherches sur les sociétés de chasseurs-cueilleurs, que le concept des «besoins illimités», c'est culturel et non naturel. Ce n'est pas exact de dire : il est dans la nature humaine de toujours vouloir posséder davantage et consommer plus. C'est la société actuelle qui nous «conditionne» dans ce sens (voir Denis Blondin, *La mort de l'argent, Essai d'anthropologie naïve*, Éditions de la Pleine Lune, 2003, 304 pages).
- On n'a plus le temps parce qu'on passe notre temps à vouloir être de notre temps. L'autonomie d'une personne, c'est sa capacité à se donner des limites.
- Certains peuples ont ce qu'on appelle un «retard historique», par exemple des peuples très pauvres et peu développés. Mais ce «retard» d'un peuple peut éventuellement lui permettre de se préparer pour un futur autre que la voie dominante.

J'ai lu aussi le numéro des Nouveaux cahiers du socialisme intitulé Écosocialisme ou barbarie? (n° 6, 2011) (www.cahiersdusocialisme.org). En voici quelques extraits :



- «Il s'agit donc de substituer à la croissance quantitative du capitalisme d'accumulation une autre logique que l'on pourrait nommer croissance qualitative, laquelle implique une importante décroissance quantitative avant tout dans les pays capitalistes dominants.» (Richard Poulin)
- «Évidemment, décroître pour décroître, c'est absurde – mais ni plus ni moins que croître pour croître. Bien entendu, des tas de choses doivent croître, comme la joie de vivre, la qualité de l'eau et de l'air, la qualité de vie, tous ces biens non marchands que la société de croissance a détruits. (..) En toute rigueur, il conviendrait de parler d'une a-croissance, comme on parle d'a-théisme. C'est d'ailleurs très précisément de l'abandon d'une foi et d'une religion qu'il s'agit (...)» (Serge Latouche)
- «La décroissance rouvre l'aventure humaine à la pluralité des destins (...). La société de sobriété choisie qu'implique l'abandon de la religion de la croissance supposera de travailler moins pour vivre mieux, de consommer moins, mais mieux, de produire moins de déchets, de recycler plus, bref de retrouver le sens de la mesure et une empreinte écologique soutenable.» (Serge Latouche)
- «La décroissance travaille à miner l'autonomie de l'économie par rapport à la société. La décroissance, ce n'est pas la décroissance économique, ce n'est pas la récession (gare au malentendu!), c'est plutôt la décroissance de l'économie elle-même.» (Louis Marion)

Vous vous demandez peut-être : que veulent ceux et celles qui «occupent Montréal» et d'autres villes dans le monde? Ils veulent une plus grande égalité dans la distribution des revenus, une transformation profonde du système économique mondial, ce qui, je crois, rejoint les objectifs de la décroissance conviviale. ☞

Vigneault, y m'a dit : «On veut un drapeau, mais on n'a pas encore de mât. Y faudrait se faire un mât. [...] L'idéal, quand il est porté par une seule personne, il se rend jamais ben loin. Il faut que l'idéal devienne collectif pour avoir de l'avenir».

Fred Pellerin, Hommage à Gilles Vigneault, Le Devoir, mardi 1^{er} novembre 2011 p A9

Commentaires sur le Simpli-Cité

Vous avez des commentaires ou des suggestions?

N'hésitez pas à nous les faire parvenir, afin que le bulletin réponde aux besoins de ses lecteurs et lectrices!

De la nécessité de l'action politique

David Murray

Les objecteurs de croissance ont coutume de considérer la simplicité volontaire comme n'étant qu'une des facettes de la décroissance. Car si adopter une posture relevant de la simplicité volontaire peut très bien s'inscrire dans le cadre du système actuel, la décroissance doit quant à elle clairement être envisagée dans une perspective globale impliquant un changement de paradigme dans notre façon d'appréhender le monde. Elle constitue en ce sens un projet politique, là où la simplicité volontaire se cantonne sur le terrain de l'action individuelle.

Mais les deux concepts n'en demeurent pas moins liés dans la mesure où pour adopter une démarche de simplicité réellement volontaire – et non « involontaire » – on ne peut faire l'économie de l'action politique collective. Et en ce sens, il m'apparaît donc évident que la simplicité volontaire doit inévitablement conduire à l'engagement social et à la poursuite d'objectifs politiques qui puissent dépasser notre cadre immédiat.

La raison fondamentale en est qu'à quelques exceptions près, il est très difficile de vivre en phase avec l'ensemble de nos principes dans le cadre socio-économique actuel. Les partisans du capitalisme mettent beaucoup d'emphasis sur la liberté que nous procure ce système économique. Nous serions ainsi libres de nos choix et il n'en tiendrait qu'à nous pour que chacun puisse consommer selon ses désirs. Or la réalité est loin d'être aussi simple et pour la plupart d'entre nous le « choix » n'est qu'une illusion, un mirage. C'est pourquoi l'action politique devient alors essentielle afin de favoriser un cadre social, politique et économique permettant de réellement vivre de la simplicité volontaire et de poser des gestes qui respectent l'équilibre des écosystèmes.

Prenons la question de l'alimentation. Malgré les meilleures intentions du monde, il nous est malheureusement impossible pour la plupart d'entre nous de pouvoir s'alimenter uniquement de produits biologiques, locaux de préférence et cultivés de manière équitable. À moins d'être

autosuffisants, chacun et chacune d'entre nous risquent de devoir être contraints de faire quelques « écarts ». Quand ce ne sont pas les moyens financiers qui ont un caractère limitatif, c'est l'accessibilité des produits qui est déficiente. Et pour changer la donne, il ne suffit pas simplement de demander davantage de produits bio en tant que consommateurs. Car, si c'était aussi facile il y a longtemps que les étals des supermarchés regorgeraient de produits biologiques. C'est que le système qui encadre actuellement la production agricole favorise encore l'agriculture industrielle au détriment de l'agriculture biologique et paysanne. Et pour changer cette pratique, il faut investir l'arène du politique.

Le même constat s'impose pour la question du logement. Combien d'individus aspirent à accéder à la propriété, à mettre sur pied des coopératives ou mener des projets de cohabitat? Malheureusement, les règles du « marché » ne jouent pas en leur faveur. Le développement immobilier est confié à des intérêts privés, le plus souvent spéculatifs, dont les projets ne font une place au logement social que parce que des groupes de défense des locataires ont réussi à faire en sorte qu'un pourcentage minimum des nouvelles unités y soit consacré. Donc, encore une fois, la seule démarche conséquente pour changer les règles du jeu est l'engagement social et politique.

Nous pourrions continuer cette démonstration dans pratiquement l'ensemble des facettes de notre quotidien, ce qui démontre bien toute la pertinence pour un adepte de la simplicité volontaire de ne pas se cantonner dans une posture

strictement individualiste et de se tourner vers l'engagement social. Surtout que dans la perspective d'élargir le champ des possibles dans l'édification d'un monde libéré des diktats de la croissance, les bénéfices retirés de l'engagement dans des luttes à caractère collectif profitent à l'ensemble de la collectivité et non pas uniquement à sa propre personne et notre entourage. S'engager dans l'action sociale et politique pour un adepte de la simplicité volontaire, c'est permettre à d'autres d'emprunter le même chemin. ☪



Pourquoi les simplicitaires ne veulent pas s'impliquer au Réseau

Dominique Boisvert

Il y a un phénomène étrange qui intrigue les quelques anciens du Réseau qui sont encore impliqués dans le RQSV : comment se fait-il que plein de gens s'intéressent à la simplicité volontaire et que plusieurs deviennent même des simplicitaires convaincus, mais que très peu semblent intéressés à s'impliquer au niveau de l'organisation elle-même (comme membres du conseil d'administration, bénévoles, dans un comité, ou même simplement en devenant membres en règle du RQSV)?

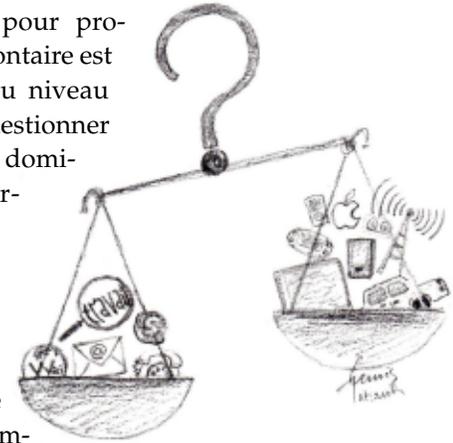
Au-delà des raisons personnelles que chacun peut avoir, à tel moment de sa vie, je crois qu'il faut réfléchir aux causes profondes ou structurelles d'un tel manque (apparent?) d'intérêt.

J'y vois cinq raisons principales :

1. Nous vivons dans une société qui encourage fortement la consommation passive et individuelle de la vie et du bonheur (y compris de la simplicité volontaire!).
2. Dans l'esprit d'une majorité des simplicitaires, la SV est encore vue surtout comme un choix et une solution personnels, même si c'est à des problèmes qui sont collectifs (la vitesse, le surtravail, la vie urbaine, la multiplicité des choix, l'emprise de la technologie, etc.).
3. On ne voit pas bien à quoi peut servir une *organisation collective* comme le RQSV, surtout que le Réseau ne réserve aucun avantage ni privilège exclusif à ses membres! Pas besoin de s'y impliquer pour en profiter!
4. Parce que le champ d'action de la SV est par définition très vaste (toute la vie!), contrairement à d'autres organismes plus « ciblés » (droits des locataires, prisonniers politiques, travailleuses domestiques, etc.), on a de la difficulté à voir l'impact concret ou à imaginer les objectifs précis d'une telle organisation.
5. La visibilité ou la notoriété des organisations de simplicité volontaire comme le RQSV sont encore très faibles et infiniment moindres que celles de la SV elle-même. Et là on retombe sur le « principe de la saucisse Hygrade » (tout le monde en mange parce qu'elle est plus fraîche; et elle est plus fraîche parce que tout le monde en mange!).

Et de toutes ces raisons, c'est la quatrième qui est pour moi la plus importante : il est difficile de mobiliser largement pour faire un travail qui est essentiellement d'ordre

idéologique. Le travail pour promouvoir la simplicité volontaire est un travail qui se situe au niveau des idées. Il s'agit de questionner radicalement la pensée dominante (la société marchande fondée sur la propriété, la compétition, l'accumulation et le seul profit économique) : non seulement aller à contre-courant de la majorité dans nos comportements, mais surtout travailler à décoloniser l'imaginaire, c'est-à-dire à miner la crédibilité de ce qui est généralement pris pour acquis et introduire l'imagination et le rêve des possibles.



«Le mouvement pour la simplicité s'est trop longtemps cantonné au niveau individuel. Il est temps à présent d'œuvrer pour un changement de politique publique. Car pour permettre à chacun de vivre simplement, la société doit mettre en place des politiques prévoyant des soins de santé pour tous, des vacances, des congés parentaux et une réduction du temps de travail.»

Le changement de politique dont nous avons sans doute le plus besoin concerne les disparités entre les niveaux de vie.»

Cecile Andrews et Wanda Urbanska dans :
Comment sortir de la société de consommation,
 Worldwatch Institute,
 Éditions de la Martinière 2011, p. 271.

**Faites lire le Simpli-Cité :
 Abonnez-vous en double
 ou en triple**

... et distribuez les exemplaires du Simpli-Cité dans votre entourage (amis, camarades de travail, voisins...) et demandez-leur de vous les remettre avec leurs commentaires pour entamer un dialogue sur la simplicité volontaire.

Le Réseau existe évidemment pour rassembler (« mettre en réseaux ») les simplicitaires intéressés à ne pas rester isolés. Et pour fournir de l'information sur la SV à qui est intéressé à en savoir plus. Et pour offrir certains services, comme un colloque, un bulletin ou un blogue. Mais au-delà de ces tâches précises, il existe surtout pour faire avancer les intuitions fécondes de la simplicité volontaire. Et pour cela, il a besoin d'hommes et de femmes qui, non satisfaits d'avoir amélioré leur vie en la simplifiant, choisissent d'investir temps, talents, énergie et argent pour contribuer à ce travail essentiel de la transformation des mentalités et des comportements. Tâche plus ambitieuse, et moins facile à évaluer, que la mise sur pied d'un jardin communautaire ou l'organisation d'une manifestation contre les gaz de schiste (choses importantes, parmi beaucoup d'autres), mais tout aussi sinon plus urgente et nécessaire.

Ça vous tente de vous joindre à nous? ☞

Limiter la consommation plutôt que la population

Au rythme actuel, l'activité humaine menace jusqu'à la vie sur Terre, selon l'ONU

Le principal problème de la planète n'est pas d'avoir à supporter la présence de 7 milliards d'habitants, mais le pillage de ses ressources naturelles par une surconsommation qui menace sa biodiversité en déclin par les changements climatiques et la pollution.

Tel est le jugement que portait hier le Programme des Nations unies pour l'Environnement (PNUE) dans un rapport portant sur les tendances liées au niveau sans précédent de la population mondiale.

Louis-Gilles Francoeur, Limiter la consommation plutôt que la population, Le Devoir, mercredi 2 novembre 2011 page A 1

La simplicité volontaire : très loin de la droite...

Christine Lemaire

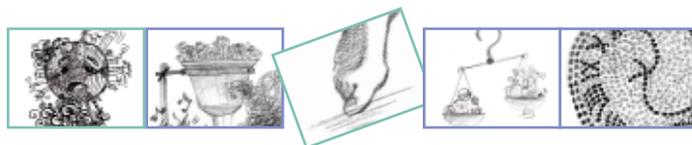


Comme toutes les pratiques, la simplicité volontaire s'appuie sur des valeurs, elles-mêmes issues de certaines croyances : la communauté, le bien commun, la relation, par exemple. Il faut se rappeler que d'autres croyances et valeurs font naître un tout autre type de comportements. Pour les simplicitaires, il peut être difficile de comprendre les politiques de notre gouvernement actuel, puisque les croyances sur lesquelles elles s'appuient sont très étrangères à notre vision du monde.

Christian Nadeau⁶ affirme que la droite – représentée par le gouvernement Harper – est patiente et rigoureuse. Comme c'est le cas aux États-Unis, elle possède les moyens financiers et le talent politique pour changer en profondeur les structures du gouvernement de telle sorte que, même après eux, il sera difficile de changer de cap. Le Canada de Pearson et de Trudeau aura définitivement perdu son visage ouvert et tolérant.

Mais de quoi parle-t-on au juste en faisant référence à la « droite »? En fait, celle-ci est une poupée gigogne. Il existe, assez largement, une pensée de droite néolibérale qui valorise la propriété privée davantage que le bien commun et l'économie plus que la politique. Selon Susan George⁷, si tous les néolibéraux ne sont pas néoconservateurs, tous les néoconservateurs partagent les croyances néolibérales. Ces derniers y ajoutent cependant une forte saveur morale, une idée qu'il existe « un seul bien » et que ce sont eux qui en possèdent la définition.

Le but de cet article est d'analyser trois croyances fondamentales de la droite, de telle sorte que nous puissions comprendre – et admirer? – la rigueur, la cohérence et la puissance des actions de celle-ci sur les structures politiques et sociales de l'Amérique du Nord.



6 Christian Nadeau. Contre Harper. Bref traité philosophique sur la révolution conservatrice, Montréal, Boréal, 2010, 164 p.

7 Susan George. La pensée enchaînée. Comment les droites laïque et religieuse se sont emparées de l'Amérique, Paris, Fayard, 2007 (2007), 319 p.

Première croyance

«LA SOCIÉTÉ, ÇA N'EXISTE PAS!»

C'est du moins ce qu'a lancé Margaret Thatcher au cours de son mandat⁸ comme première ministre de la Grande-Bretagne, dans les années 1980. Elle s'inspirait de la pensée d'un économiste conservateur : Friedrich von Hayek (1899-1992). Pour ce dernier, la société n'est qu'un rassemblement d'individus qui ont pour but de sauvegarder leurs intérêts personnels. Dans ce contexte, l'État est un compromis entre des personnes qui acceptent de réduire leur liberté individuelle afin que les autres n'aient pas la liberté de leur nuire. Ainsi, le rôle de l'État est d'interdire, mais jamais de promouvoir.

Cette croyance est lourde de conséquences. Ainsi, il n'existe pas de structure sociale favorable ou injuste, pas de facteurs collectifs pouvant expliquer une problématique donnée. Le succès et la réussite ne peuvent venir que des individus. Si certaines personnes sont pauvres, elles n'ont qu'à s'en prendre à elles-mêmes. Pour les partisans de la droite, le travail paie toujours et les gens n'ont jamais que ce qu'ils méritent. On comprendra qu'une telle vision du monde puisse susciter du mépris pour les membres de la société qui n'ont pas su tirer leur épingle du jeu.

Le gouvernement de Stephen Harper nous fournit plusieurs illustrations de cette pensée. En retirant aux femmes de la fonction publique le droit de porter plainte pour cause d'iniquité salariale à la Commission des droits de la personne⁹ et en laissant retomber ce combat dans l'arène syndicale, il retire à l'État son rôle de promotion de l'équité entre les hommes et les femmes. Au moment où j'écris ces lignes, les autochtones du village d'Attawapiskat sont mis en tutelle par les instances gouvernementales. L'attitude du gouvernement dans ce dossier n'est malheureusement pas nouvelle, mais à la lumière de ce que nous venons d'évoquer, elle est pour ainsi dire explicable.

Puisque la société n'existe pas, il n'existe pas de société violente; il n'existe que des individus violents. C'est pourquoi la justice doit être punitive puisque les criminels ne peuvent pas se réfugier derrière un argumentaire tel que la pauvreté systémique ou les carences sociales pour excuser leurs méfaits. Il ne sert à rien d'agir sur les structures sociales pour prévenir les crimes; pour les conservateurs, la prévention est aussi efficace que l'horoscope pour agir sur l'avenir.¹⁰

8 Ibid. p. 32.

9 Projet de loi C-10 adopté en 2008. Nadeau, op. cit., p. 118-119.

10 Ibid, p. 77.

11 Nadeau, p. 22.

12 Nadeau, op. cit. p. 114

13 Voir à ce sujet Jean Ziegler. Les nouveaux maîtres du monde et ceux qui leur résistent, Paris, Fayard, 2002, p. 64-65.

La liberté individuelle prime en toute chose sur la liberté collective. Et la plus grande menace aux libertés individuelles ne vient pas des personnes, mais bien de l'État.¹¹ Nous l'avons dit, le rôle de ce dernier doit être tenu au strict minimum... pour les néolibéraux du moins. Les néo-conservateurs, quant à eux, ont encore besoin d'un État fort pour imposer leur vision du bien. Nous y reviendrons, mais soulignons pour l'instant que le recensement obligatoire et le registre des armes à feu sont éminemment condamnables puisqu'ils constituent une ingérence dans la vie privée. Ce ne sont là que les mesures les plus évidentes. Ailleurs, les conservateurs estiment que les familles ont tout pouvoir sur leurs enfants, ce qui rend Harper très tolérant lorsqu'il aborde la question des punitions corporelles.

Si les gouvernements de droite ne mettent jamais de l'avant des mesures proactives, préventives ou de promotion, nous n'avons donc pas à nous en étonner... Ce n'est pas un oubli; ils n'y croient tout simplement pas. La conséquence la plus grave est qu'à leurs yeux, il n'existe pas – ou très peu – de «bien commun»; seule existe la propriété privée. Et si, par exemple, Harper emploie la manière forte pour protéger le territoire du Grand Nord, ce n'est aucunement parce qu'il s'agit d'un bien commun, quoi qu'il puisse en dire. Dans le cadre des changements climatiques, il s'agit bien plus d'une occasion d'affaires, une opportunité économique. Ainsi, les citoyennes et citoyens n'ont plus qu'un rôle à jouer : consommer.

Deuxième croyance

SEUL LE MARCHÉ LIBRE EST PORTEUR DE JUSTICE SOCIALE

«Seule la bonne santé du marché peut relancer l'économie et combattre la pauvreté et le chômage.»¹² Cette croyance est à la base de toute la pensée néolibérale et des interventions du Fonds monétaire international, de la Banque mondiale et de l'Organisation mondiale du commerce. Elle se décline en diverses mesures qui font l'objet du *consensus de Washington*.¹³

Pour la droite, la «justice», c'est de donner à chacun ce qu'il mérite, en fonction de son travail et de ses talents. Ainsi, toute redistribution de la richesse soutire injustement à ceux qui le méritent la juste conséquence de leurs actions. Si on cessait de leur retirer leurs «surplus» par les impôts, les riches les réinvestiraient dans le marché et créeraient ainsi des emplois et de la richesse. Christian Nadeau



affirme : « Pour les conservateurs, la justice distributive n'est pas le meilleur outil pour lutter contre les iniquités. Au contraire, elle en serait la source. »¹⁴. Il ajoute : « Pour lui (Harper) l'assurance-emploi est une approche socialiste et donc condamnable. »¹⁵ À court terme, la réduction de l'État ou l'élimination de l'État-Providence serait sans doute difficile, mais, forcés de se sortir seuls de l'impasse où l'aide étatique les maintient, les pauvres n'auraient d'autre choix que de retourner sur le marché du travail et ainsi accéder par leurs propres moyens à la prospérité.

Cette idée fondamentale repose sur une série de croyances énumérées par Susan George : les mécanismes du marché sont toujours préférables à la régulation et à l'intervention de l'État; l'entreprise privée est supérieure au secteur public, elle est plus efficace, produit plus de qualité, est plus accessible et à meilleur prix; le libre-échange, même s'il provoque des inconvénients à court terme, produit toujours des effets positifs à long terme pour l'ensemble de la population; enfin, il est normal que des secteurs comme la santé et l'éducation soient privés et génèrent des profits puisqu'il en va de la qualité du service qu'ils donnent.¹⁶

Adam Smith (1723-1790) parlait de la « main invisible du marché » qui produit, si on ne s'y ingère pas, un équilibre parfait. Le marché est une mécanique bien rodée qui élimine d'emblée les scories et les imperfections. Dans son livre *J'accuse*, Albert Jacquard¹⁷ pourfend cette idée et les fameux « modèles mathématiques » sur lesquels se basent les économistes, même quand ils ont plusieurs fois fait la preuve qu'ils ne fonctionnaient pas. Selon lui – et bien d'autres¹⁸ – nous quittons ici la rationalité pour sombrer dans l'idolâtrie.

Le marché est donc l'entité suprême, celui à qui il est juste de tout sacrifier puisque, à long terme, il produira de lui-même la justice qui est de laisser à chaque individu le fruit de son travail. En conséquence, l'économie est plus importante que les personnes puisqu'elle garantit le progrès, la prospérité et la paix sociale. Même les mesures environnementales ne doivent pas entraver sa progression. La santé économique aura toujours priorité sur la santé de la planète parce qu'elle produit richesse et bien-être.

14 Nadeau, op. cit., p. 103.

15 Ibid, p. 114.

16 George, op. cit. p. 23-24.

17 Albert Jacquard. *J'accuse l'économie triomphante*, Paris, Calman-Lévy, Le livre de poche, 1995, p. 39.

18 Nommons entre autres l'excellent essai d'Omar Aktouf, *La stratégie de l'autruche. Post-mondialisation, management et rationalité économique*, Montréal, Ed. Écosociété, 2002, 370 p. et Vincent de Gaulejac, *La société malade de la gestion. Idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*, Paris, Seuil, 2005 p. 76.

19 Aux États-Unis, le terme neocons désigne la branche d'extrême-droite. (George. op. cit. p. 40) Les anciens conservateurs étaient réfractaires à l'intervention des États-Unis sur la scène internationale et prônaient le protectionnisme économique.

20 Nadeau, p. 15

Pour la droite, l'équilibre économique est garant de l'équilibre social et le capitalisme marche main dans la main avec la démocratie. Pour ces raisons, les conservateurs se retirent de l'aide internationale parce qu'elle est associée à l'idée de l'État-Providence, sont rebutés par des ententes internationales contraignantes – comme Kyoto – parce qu'elles retirent aux pays riches pour donner aux pays pauvres. Toujours, la même injustice est pourfendue.

Troisième croyance

LA MORALE DOIT ÊTRE RÉTABLIE

Dans le cas du gouvernement Harper, le retrait de l'État se fait dans les secteurs qu'il déprécie ou pour des causes auxquelles il est hostile. Car il adhère à une troisième croyance, cette fois-ci typiquement conservatrice et associée à la pensée d'extrême-droite neocons¹⁹ américaine : l'ouverture du Canada en matière de liberté individuelle, de protection des minorités, de libre expression, de relations internationales, a donné lieu à des dérives. La situation a assez duré. Il est plus que temps de remettre le pays sur le bon chemin... que lui seul connaît.

C'est pourquoi les conservateurs de Stephen Harper détestent discuter. Ainsi, lorsqu'ils étaient minoritaires, ont-ils utilisé deux fois la prorogation – une mesure extraordinaire jusque-là – pour faire cesser les débats au Parlement. Pour eux, la gouvernance est loin d'être synonyme de transparence; ils contrôlent étroitement l'information. Leur conception du bien, ils nous l'imposeront, que l'on soit d'accord ou non. Et, pour ce faire, ils ont besoin d'un État fort afin d'imposer leurs valeurs et leur vision sans concertation démocratique ni discussion de fond.²⁰ Bien entendu, un gouvernement majoritaire leur facilite la vie.

À l'instar de la droite néoconservatrice américaine, le gouvernement Harper « investit » là où il pense que les résultats seront les plus profonds et profitables. En matière d'aide internationale, l'apport du gouvernement canadien se fait dorénavant sur des questions qu'il juge en droite ligne avec ses valeurs. Ailleurs, la recherche universitaire paie les frais de ces réaménagements. Les subventions à la recherche iront là où cette dernière est vraiment « utile », soit en grande majorité dans le secteur économique.

La conclusion de Christian Nadeau est formelle : «Stephen Harper n'est pas seulement le premier ministre du Canada : il est aussi le principal représentant (et probablement l'un des acteurs les plus influents) d'un vaste mouvement visant à démanteler une à une les valeurs progressistes qui ont eu préséance au cours des quarante dernières années et à leur substituer les valeurs d'une nouvelle droite conservatrice.»²¹

Conclusion

Comment un gouvernement peut-il changer aussi radicalement les structures politiques d'un pays sans qu'il y ait davantage de protestations? Nous pourrions répondre que la classe moyenne, qui représente la grande majorité de l'électorat, ne se sent aucun pouvoir de résister. Elle est endettée et craint de perdre ses emplois; ce qui la fait réagir très vivement aux arguments néolibéraux de création d'emplois, même quand c'est au détriment de valeurs à plus long terme, comme l'environnement, par exemple.

L'indifférence de la population est le meilleur atout pour le gouvernement Harper. Dans un contexte de surconsommation, les gens sont forcés de parler le même langage que les néolibéraux et, dans ce cas-ci, des conservateurs. La situation est d'ailleurs la même au provincial, la moralité en moins.

À partir d'un système de valeurs radicalement différent, les simplicitaires proposent un autre mode de vie qui redonne priorité au bien commun et promeut l'équité. En consommant moins, ils sont moins sensibles aux menaces qu'on leur brandit en cas de décroissance économique; ils se sentent plus libres de penser autrement et à plus long terme. Prêchent-ils dans le désert? Les conservateurs ne semblent pas les redouter. Patiemment, ils construisent un autre pays. ❧

Le grand ménage du printemps

Diane Gariépy

Les ménagères d'antan avaient l'habitude, au printemps, de procéder à un grand ménage : on lavait murs, plafonds, planchers; on faisait bouillir les draps, on battait les tapis, on fermait la cuisine d'hiver pour ouvrir celle d'été. Faut lire C'était le printemps de Jean Provencher. Réédition récente chez Boréal²².

Qui n'a jamais senti, un beau samedi de printemps, le goût de faire LE grand ménage?

Tout sortir des garde-robes, remplir les bacs verts, téléphoner à sa soeur pour lui dire : «J'ai décidé de me défaire de ma belle robe verte; la voudrais-tu?» Mouvement salubre de grande libération : «Ce ne sont plus les objets qui vont désormais contrôler ma vie. Si un truc n'a pas été utilisé pendant l'année, je m'en débarrasse! Et vive la simplicité volontaire!»

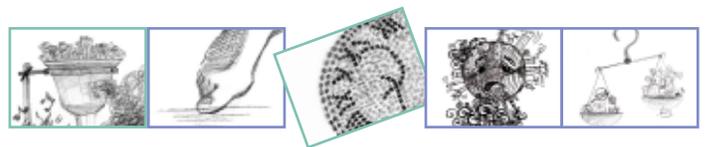
Personnellement, je ne suis pas certaine que l'hormone du ménage du printemps serve toujours bien la simplicité volontaire. Ça dépend...

Les produits de nettoyage. L'eau de Javel n'est pas une source qui coule à «Javel». C'est du $\text{Cl}_2 + 2 \text{NaOH} \rightarrow \text{NaCl} + \text{NaClO} + \text{H}_2\text{O}$. Comme tous les produits chimiques de nettoyage, il faut y aller avec parcimonie. Le système reproducteur des femmes est particulièrement sensible aux émanations de ce genre de produits. Et ce que l'on rejette dans la toilette... on risque de devoir le boire, un jour (cycle de l'eau).

Le «jetage». Nos grands-mères rangeaient les objets de faible utilisation dans le hangar, la shed, ou la grange. Elles ne les jetaient pas. Aujourd'hui, en ville, pas de hangar, pas de shed, souvent pas de sous-sol. Il existe certains espaces de rangement dans des immeubles résidentiels et des condominiums. Pas chez moi. Ce n'est pas tous les ans que je me sers de mes patins, de mon équipement de camping, d'une pince-monseigneur et de mon moule à gâteau des anges. Je ne m'en défais pas pour autant. À quand la remise commune où tout le monde pourra emprunter allègrement? Le Québec aurait inventé le concept de la joujou-thèque. À quand la TOUT-TOUThèque?

Les bacs de récupération Envoyer les surplus au bac vert, c'est demander à ce que quelqu'un utilise beaucoup d'énergie pour venir les cueillir, pour les entreposer, pour les recycler et pour les remettre sur le marché. Accorder une 2^e vie au plastique, au métal et au papier, c'est coûteux. Ce qui est vraiment vert dans l'usage du bac, c'est de voir à ne pas y mettre grand-chose. C'est d'arrêter d'acheter ces objets dont on voudra trop vite se défaire.

Un cercle vicieux. Trop vider sa maison au printemps, c'est risquer, l'automne venu, de déclarer : «Je n'ai plus rien à me mettre sur le dos! Faut que j'aille magasiner!» ❧



²¹ Nadeau, p. 13

²² C'est en 1980 que Jean Provencher a commencé la publication, avec C'était le printemps, de sa grande fresque sur la vie traditionnelle dans la vallée du Saint-Laurent. Le succès de ce premier volume n'a fait que s'accroître avec la parution des trois suivants, consacrés à l'été, à l'automne et à l'hiver.

Prochain numéro de Simpli-Cité

Reconnait-on facilement une personne du réseau de la simplicité volontaire?

- Votre entourage vous reconnaît-il comme étant «simplicitaire»? Est-ce que cela vous crée des problèmes?
- Si la SV est un contre-courant dans une société d'hyperconsommation, quelles en sont les zones de frottement?
- Qu'est-ce qui vous est le plus important : pratiquer discrètement la SV et vous montrer souple avec votre entourage ou exhiber fièrement vos valeurs et comportements pour «réveiller» votre milieu?
- Si vous aviez à constituer le kit du simplicitaire minimal et/ou maximal, qu'y mettriez-vous : végétarisme? moins de 35 heures de travail par semaine? 20 % de transports en commun? Un seul bac de recyclage par mois?... Plus ou moins de quoi? Et quoi d'autre?
- Et si un simplicitaire peut plus facilement être reconnu comme tel dans sa famille, qu'en est-il au travail et dans la sphère publique en général?
- Est-ce important qu'un simplicitaire se distingue à ce qu'il a, à ce qu'il n'a pas, et à ce qu'il est, même sans même devoir faire des discours?



Faites parvenir vos textes sur le thème particulier ou sur tout autre thème en lien avec la simplicité volontaire au plus tard le 1^{er} mai 2012 à coordination@simplicitevolontaire.org. Sur demande, votre texte pourrait être publié anonymement!

UN BRIN DE LECTURE...



La Grande Régression

Jacques Généreux

Éditions du Seuil, 2010

Recension de Serge Mongeau

D'un auteur qui poursuit une réflexion stimulante et enrichissante dans son dernier livre sur la société de progrès humain que nous pourrions nous donner :

«Une fois satisfaits les besoins biologiques liés à leur existence physique, les seuls besoins vraiment nécessaires à la vie humaine sont la liberté (besoin d'être soi-même), la solidarité et la fraternité (être ensemble et en sécurité), l'activité symbolique (parler, penser, imaginer...), la reconnaissance sociale (être digne, être aimé) et l'égalité (être traité justement). Ces aspirations en interaction permanente constituent le moteur complexe de la vie humaine. Elles peuvent entrer en contradiction, sources de tensions voire de souffrance psychique que des êtres singuliers peuvent tenter de surmonter soit par leur réconciliation, soit par l'addiction pathogène à l'une d'entre elles au détriment des

autres. La société de progrès humain est celle qui tend à instaurer une dialectique positive entre ces aspirations : elle tisse des liens sociaux qui libèrent les individus, un cadre institutionnel, matériel et symbolique, dans lequel l'épanouissement des existences singulières peut prendre appui sur la solidarité sociale et la fraternité conviviale qui les unit sans les aliéner.

Une telle société – comme les individus eux-mêmes – n'a nul besoin d'un développement durable des productions et des consommations matérielles. Elle supporte au contraire d'autant mieux la nécessaire décroissance de ces dernières qu'elle offre des perspectives d'expansion presque illimitées de l'activité humaine et du bien-être personnel. Libérés de l'impératif artificiel, aliénant et insoutenable de produire et de consommer toujours plus de marchandises, les individus peuvent récupérer un temps précieux pour produire de l'éducation, de la culture, de l'art, de la santé, du savoir, des services collectifs, pour produire une alimentation saine préservant les sols nourriciers, pour profiter de la vie familiale, pour participer à la vie de la cité par l'engagement politique associatif ou syn-

dical et aussi pour rêver, méditer, se reposer, se promener, jouir de la lenteur, de la tranquillité, du plaisir simple d'être soi dans une bonne société. Si elle bannit le productivisme marchand inhérent au capitalisme, la société de progrès humain n'est pas improductive; et si elle suppose la décroissance des consommations matérielles insoutenables, elle n'implique en rien la stagnation économique. Elle produit autre chose et autrement qu'une société capitaliste. Elle produit plus de liens, plus de services immatériels et moins de biens matériels. Et ce faisant, d'ailleurs, elle garantit plus sûrement la croissance de l'emploi et l'instauration durable du plein-emploi.» p. 152-154

Sur les raisons qui expliquent l'absence de mobilisation de la masse des humains, pour changer la société :

«Quand les salariés vivent dans l'obsédante nécessité de travailler plus pour garder leur emploi, dans le stress de la compétition, dans la peur du chômage et du déclassement, dans une société qui survalorise l'accumulation des biens et méprise la sobriété, dans un système qui siphonne leurs revenus, leurs loisirs et leurs services publics au profit d'une minorité de nantis, en un mot, quand ils sont déjà tout occupés à survivre par le seul moyen qu'on leur offre – produire plus et plus vite –, on ne voit pas comment ils viendraient à se soucier vraiment d'une menace diffuse sur les écosystèmes et la survie de l'humanité». p.155

Belle explication du comportement électoral des Québécois :

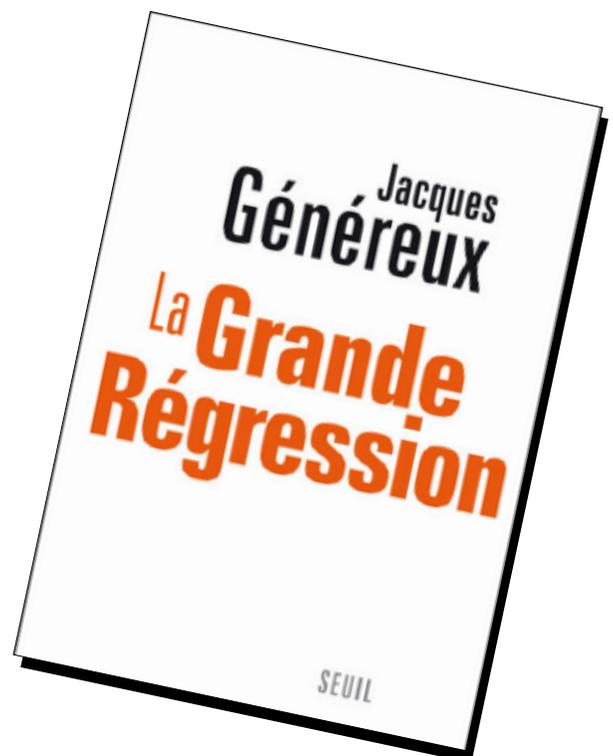
«Des individus dissociés, soumis au stress de la compétition permanente, survivent au monde brutal qu'on leur impose soit par la régression dans le délire narcissique qui leur est offert pour modèle, soit grâce au repli défensif sur quelques espaces d'humanité préservés (famille, copains, etc.). Cette résilience renforce paradoxalement la déliaison sociale. En effet, plus les individus s'adaptent aux souffrances infligées par la dissociété, moins ils combattent les politiques qui les engendrent. Nombre de « citoyens » anesthésiés par la consommation, intoxiqués par le stress, tétanisés par la peur, abrutis et manipulés par la télévision et, finalement, dégoûtés par la politique des élus, composent une masse atomisée qui ne vote plus, ou vote à proprement parler « n'importe comment », en réaction, à l'humeur, à « la tête du client ». Ainsi s'installe une démocratie sans citoyens ». p. 272

Pour en sortir!

«La Grande Répression est un processus incroyablement tenace et puissant [...] Mais c'est un processus fondamentalement politique et donc réversible à tout moment. Si

la démocratie représentative peut virer au piège que j'ai décrit, elle est aussi le seul instrument dont nous disposons à présent pour sortir de ce piège. Et quelques centaines de milliers de voix suffisent parfois à changer le cours de l'histoire. Ce qui nous désespère, la politique, est aussi notre seule raison d'espérer. Il suffirait en effet de si peu de choses pour bifurquer vers une meilleure société : atteindre le seuil critique de citoyens qui ouvrent à nouveau leurs esprits, leurs yeux et leurs oreilles pour saisir l'opportunité d'imposer une révolution pacifique, une transition tranquille vers un nouveau progrès humain.

C'est pourquoi cela vaut encore la peine d'écrire des livres et de militer. Car chaque individu qui bascule de l'indifférence à l'attention, de l'attention au vote, du vote impulsif au vote raisonné, accroît les chances d'une renaissance pacifique. Et chacun d'entre nous ne peut accomplir une plus haute tâche pour l'humanité tout entière que celle de choisir son camp et d'y inviter quelques-uns de ses semblables. Personne ne change l'Histoire à lui seul, et chacun l'écrit pourtant avec tous les autres, car elle dépend de tous les humains, pris tous ensemble dans une interaction complexe que seul un fou peut s'estimer capable d'altérer par sa seule intervention. On ne change pas l'Histoire, on ne change que sa propre vie, en vivant comme une bête ou comme un être humain, en choisissant son camp aux moments qui l'imposent : celui de la rivalité ou celui de la solidarité, celui des bourreaux ou celui des victimes, celui de la répression ou celui du progrès humain.» p. 279





DEVENIR MEMBRE DU RQSV

Le Réseau québécois pour la simplicité volontaire (RQSV) réunit des personnes qui veulent vivre et promouvoir la simplicité volontaire comme moyen d'améliorer leur propre vie et de contribuer à édifier une société plus juste et plus durable.

Le RQSV est un organisme sans but lucratif financé par la cotisation annuelle et les contributions volontaires de ses membres, ainsi que par la vente du bulletin *Simpli-Cité* et de livres. Visitez le site Internet au www.simplicitevolontaire.org

En devenant membre, vous :

- recevez le *bulletin Simpli-Cité* (quatre fois par an, par la poste ou par courrier électronique);
- favorisez la création de nouveaux groupes de simplicité volontaire et la diffusion à grande échelle des avantages individuels et collectifs de ce mode de vie;
- pouvez participer et voter à l'assemblée générale annuelle;
- profitez d'une réduction de 15 % sur les livres du RQSV et bénéficiez d'un prix réduit lors des activités payantes du RQSV.

Informations générales

Nom (individu, groupe ou institution)		Date
Adresse	Ville	Code postal
Téléphone (résidence)	Téléphone (travail)	Courriel

Adhésion au RQSV, renouvellement d'adhésion ou abonnement au bulletin Simpli-Cité

- Je désire adhérer au RQSV ou renouveler mon adhésion —
- 35 \$ Cotisation annuelle (bulletin papier)
 - 25 \$ Cotisation annuelle (bulletin électronique)
 - 10 \$ Cotisation annuelle **étudiant** (bulletin électronique)
- Je désire uniquement m'abonner au bulletin Simpli-Cité pour un an —
- 20 \$ Individu (bulletin papier)
 - 25 \$ Groupe ou institution (bulletin papier)

Veillez faire votre chèque ou mandat poste à l'ordre du RQSV et le retourner avec votre formulaire au



Réseau québécois pour la simplicité volontaire (RQSV)
6444, rue Lescarbot, bureau 123
Montréal (Québec) H1M 1M7

- J'aimerais que le **RQSV** donne mes coordonnées au groupe de simplicité volontaire de ma région (s'il y a lieu).
- Je souhaite former un nouveau groupe de simplicité volontaire dans ma région
- Je fais partie du groupe de _____

Où avez-vous appris l'existence du RQSV? Télévision Radio Journaux Site Internet Amis

Autre _____

En devenant membre je souhaite : rencontrer d'autres personnes apprendre des trucs pratiques approfondir ma réflexion

soutenir le mouvement de la simplicité volontaire m'impliquer de la façon suivante :

Pour soutenir le RQSV (dons)

Il est possible de soutenir financièrement le RQSV en faisant un don (distinct de la cotisation) à l'ordre de la Fondation Écho-Logie. Un reçu pour fins d'impôt sera émis pour tout don de 25 \$ et plus.

- 25 \$ 50 \$ 100 \$ 1000 \$ Autre : _____

Faire parvenir votre chèque à l'ordre de : Fondation Écho-Logie
6444, rue Lescarbot, bureau 123
Montréal (Québec) H1M 1M7

Important
Vous devez
payer votre don
et votre cotisation
séparément